

Mon expérience du chantier : un lieu vivant, familial, mélangé, accueillant

Samedi 10 novembre 2012



Depuis sa création en 1999 à Montreuil par un danseur d'origine camerounaise, le regretté Stéphane Kingué-Moudio, le Chantier s'est rapidement imposé comme l'un des lieux de référence du tango parisien « branché ».

Tout ce que la capitale compte de jeunes tangueros adeptes du « tango nuevo » est allé là pour suivre un stage, participer à un festival, prendre un cours, assister à un concert ou à un spectacle, ou tout simplement pour danser,

parfois toute la nuit, à une milonga ou à une pratique.

De grands professionnels de la nouvelle génération tanguera, comme, entre autres, Silvina Valz (photo ci-contre), Les Costa ou Chicho sont venus là pour enseigner ou donner une démonstration. Un défilé permanent de DJ reconnus, venus de toute l'Europe, a animé les soirées. Cet incessant tourbillon d'activités a donné au Chantier la réputation, presque fondée, d'être « le lieu où l'on peut danser le tango à toute heure du jour et de la nuit ».



Mais cet endroit a aussi suscité des passions parfois opposées et des controverses. D'un côté, il y a les incondtionnels, ceux qui ont le sentiment d'avoir vécu au Chantier une expérience exceptionnelle et en portent témoignage dans des verbatim enthousiastes où s'accumulent les superlatifs : « énergie formidable », « communion totale », « temple du tango », « lieu magique », « excellent niveau de danse ».



De l'autre, il y a les déçus, qui reprochent de manière récurrente au lieu son caractère supposé sectaire, fermé, élitiste, et pour tout dire, un peu prétentieux... « Les jeunes dansent entre eux », « je n'ai été invitée une seule fois », « je n'y retournerai pas » disent ces danseurs de passage, souvent des milongueros seniors, frustrés ce qu'ils ont vécu comme une sorte d'ostracisme de la part des jeunes habitués.



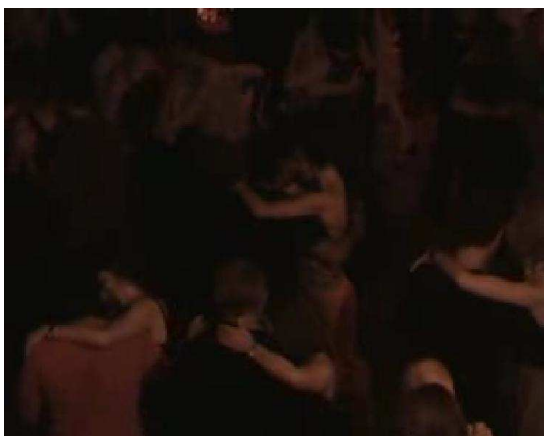
Curieux de nature, j'ai voulu me forger ma propre opinion. J'ai donc été danser à plusieurs reprises au Chantier entre août et novembre 2012, en essayant d'assister à plusieurs soirées différentes au fil de la semaine afin de me faire une idée de la diversité des atmosphères. Et mon sentiment, c'est que le Chantier ne mérite, au fond, ni cet excès d'honneur ni cette indignité. Côté face, j'ai vécu des moments de danse et de rencontres très agréables, dans un lieu à l'atmosphère originale et chaleureuse, peuplé de danseurs de tous âges, le plus souvent assez bons tangueros. En particulier, je n'ai pratiquement jamais ressenti l'ostracisme ou le

sectarisme dont j'avais entendu se plaindre certains. Côté pile, je n'ai pas eu non plus le sentiment d'y vivre une expérience exceptionnelle, ni en ce qui concerne le niveau de danse, ni dans le domaine culturel. Bref, j'y retournerai avec grand plaisir, sans projeter sur ce lieu fort attachant des attentes ou des craintes excessives.

Mais, avant de décrire mon expérience, je voudrais planter le décor.

Le Chantier est situé dans une petite rue tranquille et populaire du vieux Montreuil, la rue Edouard Vaillant.

Pour l'anecdote, il est pratiquement voisin d'une autre milonga réputée, le Parloir, situé à deux pâtés de maisons de là. Ce qui fait de ce recoin de banlieue a priori assez ordinaire l'un des « hot spots » du tango parisien.



C'est donc en 1999 que Stéphane organisa ses premiers bals tango au 49 bis de la rue Edouard Vaillant, sur un petit bout de parquet de 20 m², au fond d'un entrepôt où se succédaient chaque nuit fêtes et concerts salsa, funk ou rocks.

Les soirées n'ont d'abord eu lieu que le dimanche, puis se sont étendues à la nuit du samedi sous la pression de danseurs de plus en plus nombreux et enthousiastes, tandis que la piste s'agrandissait.

Enfin, le Chantier a déménagé vers un local voisin offrant davantage d'espace, situé au 51 rue Edouard Vaillant, où il est toujours installé.



Le succès du lieu doit beaucoup à la personnalité charismatique et originale de son fondateur, Stéphane. Celui-ci vivait, sur place, une existence entièrement consacrée à la danse, accueillant les danseurs pratiquement à toute heure du jour et de la nuit, dans une atmosphère à la fois bon enfant, bohème et un peu « trash ». Les vieux habitués se souviennent avec émotion de ce tango alternatif et libertaire, bien éloigné du cadre rigide des milongas à

heures fixes et des écoles de danses tarifées. Les successeurs de Stéphane, malheureusement décédé de manière brutale en 2009, ont voulu maintenir vivant cet héritage.

La façade d'entrée du chantier actuel, installé dans un ancien atelier d'imprimerie, est assez décatie et fait un peu penser à celle d'une boutique à l'abandon. Après avoir poussé avec difficulté une porte en verre grinçante à demi-déglinguée, on rentre dans un grand vestibule, qui fut sans doute autrefois la boutique de l'imprimerie. Les rideaux sont un peu vieux, les murs sont peints de bric et de broc, mais égayés par de nombreuses affiches et tableaux de danse.



Sur le côté gauche de l'entrée, un coin vestiaire un peu improvisé, mais assez spacieux et pratique. Le long du mur de droite, un comptoir et une étagère présentent, très soigneusement rangés, des dizaines de flyers informant sur les activités tango dans la capitale.



Après avoir payé son écot à la table qui barre le fond du vestibule – recevant au passage un aimable mot de bienvenue du caissier de service -on rentre dans la grande salle de danse rectangulaire d'environ 160 mètres carrés. Celle-ci, assez allongée et plutôt basse de plafond – le fondateur, Stéphane, vivait au dessus, dans l'espace aménagé sous les combles - se divise elle-même en deux parties. A l'entrée, on trouve une sorte de coin – salon, quelques sofas et tables un peu

dépareillées où l'on peut s'asseoir quelques instants pour se reposer, regarder les danseurs ou discuter avec les amis (photo ci-contre :: petit-déjeuner le dimanche matin). Un petit bar-cuisine, où s'affaire souvent la Miss, sœur de Stéphane et actuelle animatrice des lieux, fournit le boire et le manger (pour l'info, il est possible de commander un repas complet au Chantier. Ce n'est pas vraiment gastronomique, mais c'est simple, familial et bon marché).



Au fond de la salle, séparé du coin – salon par une sorte de petit comptoir en bois où l'on peut s'accouder pour regarder les danseurs, se trouve la piste proprement dite, bordée, sur le côté gauche, par quelques tables et quelques chaises : 120 mètres carrés d'un parquet quasiment neuf.

Le bas des murs est lambrissé de bois sombre, le haut recouvert d'un revêtement vert pomme sommairement décoré de quelques dessins et affiches punaisés.

Toujours sur la droite, soulignant un peu plus la séparation entre les parties « piste » et « salon », un bel escalier en bois conduit aux combles. Juste à côté de celui-ci, trône la guérite du DJ.

Avec son mobilier un peu dépareillé, ses grandes poutres apparentes en bois, ses plafonds recouverts d'un crépi blanc décati, sa décoration hétéroclite et sommaire, mais où l'on peut remarquer quelques intéressantes œuvres d'art, son coin lavabos qui paraît perpétuellement en chantier, l'endroit a tout du vieil atelier artisanal reconverti, vaille que vaille, en loft artistique à la fois « trash » et branché. Une atmosphère bien en phase avec le profil dominant de sa clientèle – jeune et un peu « underground ».



Sur le côté droit, de grandes fenêtres et une baie vitrée ouvrent sur une petite cour à l'aspect assez ordinaire, mais où ont été disposés quelques tables, quelques chaises, et surtout une grand guérite en plastique transparent qui fournit un abri contre la pluie, le vent et le froid.

Ce lieu sans grand charme intrinsèque peut devenir très vivant et chaleureux dès que le temps et la température le permettent, en offrant aux danseurs las du bruit et de

l'atmosphère confinée de la salle la possibilité d'aller respirer quelques instants à l'air libre, tout en buvant un verre, en dinant ou en papotant avec les amis.



Il faut enfin vous dire que, si l'on peut danser le tango au Chantier pratiquement tous les jours de la semaine, chacun des événements a son atmosphère et son nom particulières : plus tourné vers l'esprit d'une pratique les lundis et mercredi après-midi (café tango) ; intermédiaire entre pratique et milonga le jeudi (le balbutiant) et le vendredi (ladies tango) ; milonga festive et détendue le dimanche après-midi, plus apprêtée

le samedi soir, surtout après minuit et jusqu'à l'aube, lorsqu'arrivent les meilleurs danseurs... Une offre donc très variée, susceptible de drainer un public assez large et divers ...

Ma première visite ayant eu lieu un jeudi en fin d'après-midi, je me retrouvais dans l'atmosphère à la fois décontractée et studieuse d'une pratique. Mais parmi les quelques couples présente ce jour-là, je reconnus –oh ! surprise- beaucoup de vieux amis de ma génération, en général plutôt bons danseurs et attirés comme moi par l'excellente réputation du lieu. Ce n'était pas la clientèle que j'avais anticipé, mais je me retrouvais au moins en pays de connaissance. Ce qui me valut deux heures de danse fort agréable et presque ininterrompue.



Je me souviens aussi qu'il y avait plein d'enfants, souvent d'origine africaine, parfois accompagnés de leurs parents, qui couraient un peu partout en jouant et en riant : sans doute la famille des organisateurs et leurs copains. Une présence bienvenue, qui donnait au lieu une ambiance à la fois gaie et familiale, tranchant heureusement avec le caractère guindé d'autres milongas où règne une ségrégation parfois absolue entre générations.



Quant aux habitués plus jeunes, c'est sous la tente de la cour j'ai vécu mes premiers moments de convivialité avec eux. Quelques danseurs, apprenant je ne sais comment que j'avais été rédacteur en chef de la revue la Salida, me bombardèrent littéralement de questions sur l'histoire du tango et sur les lectures indispensables pour parfaire leurs connaissances.

C'était bien agréable d'être ainsi pris pour un vieux sage plutôt que pour un vieux con, même si les deux réputations sont dans mon cas également usurpées.

Je fus également très aimablement accueilli par l'un des principaux organisateurs, Carlos, que je connaissais un peu et avec lequel j'avais noué une relation cordiale. Il me fit les honneurs du lieu et me présenta au reste de l'équipe permanente : la miss et son mari Philippe. Rendez-vous fut d'ailleurs pris avec celui pour réaliser, quelques jours plus tard, une petite interview.

Entretien avec Philippe, animateur du Chantier : « ouvrir le tango et le porter vers les gens »

Comment les choses ont commencé pour Philippe et Anne-Lydia



Mon épouse Anne-Lydia, alias « la Miss » est la sœur de Stéphane. Nous donnions de temps en temps un coup de main à celui-ci pour l'aider à animer le Chantier. Mais nous n'avions pas d'implication culturelle dans le tango. Miss était fonctionnaire à la Mairie de Paris et je travaillais au service financier d'une société d'assurance. Aviva. Lorsque Stéphane est décédé, à l'été 2009, nous avons voulu continuer

son oeuvre et répondre à l'attente des tangueros qui souhaitaient que le Chantier continue à vivre. La décision de quitter notre ancien travail et de nous impliquer corps et âme dans l'animation de cet espace a été assez facile : nous connaissions déjà les gens, le lieu. Et puis, ce n'était pas une folie, car le tango est une valeur, et correspondait assez bien à notre manière de voir la vie.

Continuité et renouvellement

Le premier Chantier, fondé il y a dix ans par Stéphane, se trouvait dans un autre bâtiment, tout près d'ici. Puis Stéphane s'est installé dans le local actuel, une ancienne imprimerie qu'il a transformée en lieu de tango avec l'aide de ses amis et de sa famille. Ce lieu a donc été conçu d'emblée pour les danseurs.

Stéphane, qui appartenait au monde de la danse, mais ne s'est initié au tango que tardivement, avait une manière atypique de gérer le Chantier. Il vivait là, il dansait tout le temps, donnait des cours. Le lieu était ouvert à tous, à toute heure.



Nous sommes dans la continuité de cet atypisme, mais nous faisons aussi les choses à notre manière. Stéphane était un artiste un danseur, il ne s'impliquait pas dans la gestion quotidienne. De plus, il n'était que locataire du lieu. Nous avons par contre une compétence en gestion, en organisation. Nous sommes aussi devenus propriétaires du Chantier, que Stéphane était sur le point d'acquérir au moment de son décès. Nous avons fait des travaux d'insonorisation, installé un nouveau plancher, mis des double vitrages, aménagé les toilettes. Nous avons aussi eu l'idée d'offrir aux danseurs un service de restauration.

Bilan de trois années d'animation du Chantier

Nous sommes contents, mon épouse et moi, d'avoir fait le choix de reprendre le Chantier. Notre nouvelle situation présente des avantages, mais aussi des inconvénients. Nous étions salariés ; maintenant nous sommes indépendants et propriétaires du lieu, avec de nouvelles libertés mais aussi de nouvelles contraintes.



Sans être moi-même artiste, j'apprécie l'art et la littérature, et le tango me rapproche de ce monde.

Au Chantier, il se passe beaucoup de choses liées à la création artistique des répétitions de spectacles de théâtre, de danse, de cirque. C'est

très vivant et nous apprécions cela.

Nous rencontrons aussi beaucoup de gens, car le Chantier est un lieu ouvert. Il y a bien sûr les anciens du temps de Stéphane. Mais la communauté tanguera se renouvelle et se rajeunit, et des têtes nouvelles apparaissent. Beaucoup d'étrangers, professionnels et amateurs, viennent aussi rendre visite au Chantier. Un jour, un couple d'italien est arrivé un vendredi à trois heures du matin. Nous étions là par hasard et nous avons dit que c'était fermé. Mais l'italienne nous a expliqué, de manière très convaincue, qu'on lui avait dit qu'on pouvait danser tout le temps au Chantier. Effectivement, cela se passait ainsi du temps de Stéphane. Alors, nous avons mis de la musique pour qu'ils puissent danser. Nous drainons également, du fait de nos origines, une population africaine qui ne connaissait pas jusque-là l'univers du tango

La dynamique du Chantier et ses perspectives pour 2013

La dynamique du lieu tient évidemment à l'attachement de la communauté à son créateur et à son esprit initial. Après le décès de Stéphane, plusieurs personnes se sont impliquées sur différents projets pendant des périodes plus ou moins longues. Nous aimons que les gens apportent ainsi des idées. Nous sentons le soutien, l'adhésion de toute la communauté, et cela nous donne envie de continuer.



Le Chantier, avec sa grande terrasse, ressemble un peu à une maison. Les habitués se sentent chez eux ici, et aiment se retrouver, dans un véritable esprit de famille. Il y a des bals tango le jeudi, le samedi, et le dimanche, mais le Chantier vit en fait toute la semaine, pour des répétitions, des cours, des soirées privées. Nous avons aussi commencé à organiser des soirées de Kizomba-Bachata. Nous sommes présents 12 heures par jour en moyenne, même si nous ne vivons pas ici.

La rentrée 2012 a été l'occasion de plusieurs initiatives nouvelles. Nous avons proposé de nouveaux cours de tango. Rodrigo Rufini et Gisella Passi ont rejoint l'équipe pédagogique. Nous avons le projet de créer une newsletter sur le tango dans la région parisienne. Pour l'avenir, nous voulons ouvrir le tango, le porter encore davantage vers les gens.

Propos recueillis par Fabrice Hatem



L'une des choses qui n'ont le plus frappé lors de ma visite au Chantier, et qui contraste fortement avec les a-priori que je m'étais fait, est la simplicité, presque l'effacement apparent des organisateurs. Ici, pas vraiment de figure emblématique, de « gourou » si vous voulez. Philippe et la Miss, qui ne sont pas eux-mêmes danseurs, s'occupent surtout de l'aspect logistique et managérial ; Carlos est toujours

disponible et aimable, mais fait aussi preuve d'une grande discrétion naturelle. L'équipe des DJ et des enseignants est assez nombreuse et tourne beaucoup. Dans le dépliant de présentation de la saison 2012-2013, j'ai ainsi relevé plus de 15 noms différents... L'impression qui se dégage est celle ainsi d'un « collectif » un peu autogéré où chacun s'occupe d'une tâche ou d'une soirée spécifique plutôt que d'une équipe fédérée par la personnalité dominante d'un « leader ».

Je retournais ensuite de temps à autres aux pratiques des jours de semaine, parfois avec ma compagne Mireille, ce que me permit de faire prendre quelques jolies photos de notre couple.



Enfin, un soir de novembre, je me suis venu assister à la fameuse soirée du samedi, à la réputation de « grand'messe » du tango nuevo parisien. Là encore, j'ai trouvé une atmosphère très différente de celle, un peu snob et élitiste, que je redoutais.



Tout d'abord, le public était beaucoup plus mélangé que je ne l'avais imaginé. Il y avait là de vieux milongeros chevronnés, comme Luis Blanco, actuel président de l'association le temps du tango, qui était venu rendre visite avec son épouse à leur fille Delphine, qui officiait ce jour-là comme DJ ; beaucoup de têtes connues, déjà rencontrée dans d'autres milongas ; des visiteurs de passage guettant l'invitation ; et aussi de jeunes danseuses, souvent débutantes, parfois excellentes, mais presque jamais farouches.

Bref, en ce début de soirée, je me suis senti très à l'aise, papillonnant d'une débutante à une chevronnée, d'une dame d'âge respectable à une jeune nymphette. Et de son côté, Ma Mie Mireille se faisait aussi facilement inviter. Nos retrouvailles de couple constitué, après ces séparations épisodiques, n'en n'étaient que plus agréables.



Au total, nous avons passé une excellente soirée, amicale et détendue. Sans doute sommes-nous partis un peu trop tôt –vers 1 heure du matin, tout de même – pour voir se transformer l’atmosphère avec l’arrivée des plus beaux danseurs de tango nuevo. A fortiori, nous n’avons pas pu assister au rituel petit-déjeuner de 4h30. Mais nous étions un peu fatigués, et il faut bien à un moment, céder la piste aux plus jeunes !!! Ceux justement qui commençaient à arriver lorsque nous sommes partis.

Les taxis sont assez faciles à trouver sur l’avenue de Paris, et les rues ont l’air assez fréquentées et assez sûres. Par contre, la station de métro Croix de Chavaux a vraiment l’air d’une annexe de l’Armée du salut. J’ai bien dénombré 10 clochards en train de dormir, plus quelques ivrognes qui gueulaient un peu ... Visiblement, la crise est bien là...

Je ne peux prétendre, en ces quelques visites, avoir fait le tour de la totalité des atmosphères qui forment l’esprit multiple du Chantier.

Mais je peux par contre témoigner que l’on peut passer dans ce lieux accueillant pour tous, mais moins hors du commun qu’on ne le dit parfois, des moments fort agréables.

N’hésitez donc pas à y aller – de préférence accompagné, cependant, pour les nouveaux venus, afin d’éviter une « tapisserie » toujours possible !!!



Fabrice Hatem

Pour tous renseignements :

<http://lechantiermiss.fr/>

<http://lechantiertango.blogspot.fr/>